

Faites un résumé de votre parcours professionnel en vous inspirant des extraits suivants.

MB

sur le tard

4 Belges sur 10 continuent d'apprendre!

42,6 % des Belges, de 25 à 64 ans, ont participé, en 2003, à au moins une activité d'apprentissage, parmi les six ci-dessous:

- 4,1 % enseignement régulier
- 10,1 % cours, séminaires, conférences... hors système éducatif régulier
- 24,5 % auto-apprentissage par la lecture d'imprimés
- 16 % auto-apprentissage via Internet
- 16,9 % auto-apprentissage par des supports multimédias
- 14,5 % fréquentation d'une bibliothèque, d'un centre d'apprentissage, d'un salon professionnel.

«Plusieurs profs m'ont reproché de voler la place des jeunes»

«Les enjeux ne sont pas les mêmes à 35 qu'à 20 ans»

Parcours: Pierre, 42 ans, a repris des études d'informatique, aux Facultés universitaires Notre-Dame de la Paix, en 1998. Il a terminé cette licence en 2000.

Formation initiale: gradué en informatique.
Situation familiale: marié, 2 enfants de 13 et 9 ans.

«En 1998, cela faisait une dizaine d'années que je travaillais dans le secteur informatique. J'avais envie de changer de job mais mon graduat ne me permettait pas de prétendre à certains postes. En lisant les petites annonces, j'ai découvert qu'il était possible d'entreprendre une licence en informatique, en cours du soir, en seulement deux ans. L'idée m'a titillé et je me suis posé une série de questions. Était-ce jouable? Serais-je encore capable d'assimiler de nouvelles matières? Allais-je accepter les rapports prof-élève? Pourrais-je m'investir à 150 % dans mes études, malgré mes obligations familiales et professionnelles?

Nous avons discuté de cette opportunité en famille et décidé de la saisir. Deux soirs par semaine et chaque samedi matin, je me rendais aux cours. A ces 10 heures hebdomadaires, il fallait rajouter les travaux pratiques. Parfois jusqu'à trois heures du matin, en pleine semaine! Sans compter les deux sessions annuelles d'examens. Bref, beaucoup de travail à abattre. Et comme on ne veut ni empiéter sur sa vie familiale, ni sur sa vie professionnelle, on rogne sur ses loisirs. Terminé les grasses matinées et les soirées d'escalade! Des petits sacrifices au jour le jour mais qui finissent par peser sur la durée.

Repandre des études a également des répercussions sur la vie du conjoint. Ma femme a dû compenser mes absences en s'occupant davantage des enfants et des tâches ménagères. Ses efforts ont décuplé ma motivation. Je lui dois beaucoup. Autre moteur: les copains de classe. Travailler avec un groupe favorise l'émulation. Et puis, lorsqu'on se lance dans des études avec une famille et un boulot sur le côté, on est obligé de réussir. Les enjeux ne sont pas les mêmes qu'à 20 ans. A 35 ans, on ne suit pas des cours parce qu'on y est forcé mais parce qu'on a envie d'apprendre.

Je n'ai jamais regretté d'être retourné à l'école. En renouvelant ses connaissances régulièrement, on limite le risque d'être dépassé. Et avoir une ligne de plus dans son CV ouvre de nouvelles opportunités professionnelles.»

(Re)commencer des études

Dominique, Pierre et Diego ont repris le chemin de l'école. Pas pour y conduire leurs enfants mais parce qu'ils avaient envie de changer de vie. Quelles difficultés ont-ils rencontrées? Où ont-ils trouvé leur motivation? Ils nous livrent leur expérience.

«J'ai l'impression d'avoir gagné dix ans en étudiant avec des plus jeunes»

Parcours: Diego, 40 ans, a repris, en 2002, des études d'éducateur dans une école de promotion sociale. Fin de cette année scolaire, il sera diplômé.

Formation initiale: diplômé en humanités techniques (A2), sec machines-outils.

Situation familiale: marié, 2 enfants de 17 ans et 1 an.

«En 2002, l'usine où je travaillais a annoncé sa restructuration. Pour éviter de licencier du personnel, elle offrait aux volontaires une prime de départ. J'ai trouvé cette mesure intéressante mais je ne pensais pas poser ma candidature. Quelques jours plus tard, j'ai surpris une conversation entre deux préretraités. Cigarettes au bec, ils rumaient leurs conditions de travail. Une vision d'horreur m'a envahi: si je ne prenais pas ma vie en main, je risquais de finir comme eux. Depuis 20 ans, je bossais comme ouvrier dans des usines. J'en avais assez des horaires à pauses. L'âge faisant, cela me semblait de plus en plus difficile de récupérer. Et comme, avec ma femme, nous pensions mettre en route un deuxième enfant... Au même moment, une amie m'a proposé un job d'éducateur. Ayant toujours eu une fibre sociale très développée, je m'imaginai très bien dans ce poste. Je me suis présenté mais mes qualifications étaient insuffisantes. Je me suis renseigné sur la prime de départ offerte par ma boîte: elle équivalait, vu mon ancienneté, à 3 ans de salaire. Et, justement, une école de promotion sociale formait des éducateurs en 3 ans. Quelle chance de pouvoir étudier 3 ans dans un confort total!

J'ai passé l'examen d'entrée, niveau A1, et je l'ai réussi, à ma plus grande fierté! Ma femme venait de terminer des études à l'université et j'avais besoin de (me) prouver que j'étais aussi capable d'apprendre. Je voulais aussi booster mon fils qui était en décrochage scolaire. Suivre les cours avec des plus jeunes ne m'a pas complexé: j'avais l'impression d'avoir gagné dix ans. Par contre, j'ai très vite été confronté à l'ampleur de mes lacunes. Pas question, pour autant, de baisser les bras au premier découragement! J'ai bossé et réussi mes examens de Noël. La preuve que tout est une question de volonté. C'est au cours des stages que j'ai rencontré le plus de difficultés. Pas facile, pour un ex-ouvrier syndiqué, de travailler 600 heures par an bénévolement et de recevoir des ordres sans sourciller. Encore une année d'efforts et ce sera fini. J'envisage de travailler quelques années comme éducateur. Puis de suivre un CAP pour enseigner, mon rêve!»

Parcours: Dominique, 41 ans, a repris des études de médecine, à l'Université libre de Bruxelles, en 1994. Docteur en médecine depuis 2000, elle aura terminé sa spécialisation en chirurgie orthopédique dans 2 ans.

Formation initiale: licenciée en éducation physique et en kinésithérapie, diplômée en esthétique.

Situation familiale: mariée, 3 enfants de 15, 12 et 4 ans.

«Après avoir travaillé dans un institut comme kiné et esthéticienne, je me suis établie à mon compte. J'aimais beaucoup mon job mais supportais mal certaines contraintes. Notamment de dépendre d'un médecin pour pratiquer les anesthésies locales dans le cadre d'épilations définitives ou de maquillages permanents. J'ai donc décidé d'étudier la médecine afin de pouvoir réaliser ces interventions basiques. Je pensais juste, au départ, obtenir mon diplôme de candidature. Mais je me suis prise au jeu. Mon mari et moi venions de nous séparer et tant qu'à changer de vie...

Dans un premier temps, mes employées ont fait tourner l'institut pendant que je me rendais aux travaux pratiques obligatoires. Ensuite, je l'ai revendu à mon assistante; ce qui m'a permis de tenir le coup financièrement plusieurs années.

Mon époux (un merveilleux dentiste) m'a également épaulée. Sans son soutien attentif et celui de mes proches – mes parents et mon ex-mari –, je n'aurais jamais pu réussir ces longues études. Avant de m'inscrire, je ne mesurais pas à quel point ma qualité de vie allait changer: moins de temps à consacrer aux enfants, moins de loisirs, moins de confort matériel et affectif, beaucoup de sacrifices. Sans un entourage solide, ça ne peut pas marcher.

Etudier la médecine ne m'a pas semblé plus difficile qu'à 20 ans. A 30 ans, on va à l'essentiel. On comprend mieux les attentes du prof et ce qui va nous servir plus tard. De par mon âge et mon tempérament commercial, les relations avec les patients se sont toujours bien passées. Il arrivait parfois qu'ils s'adressent à moi plutôt qu'aux jeunes médecins qui me supervisaient. Heureusement, ceux-ci le prenaient avec humour. Pas de problème non plus avec les autres étudiants. Les seules tensions que j'ai ressenties provenaient de certains profs lors des oraux. Plusieurs m'ont reproché de voler la place des jeunes. C'était horrible de démarrer un examen avec de tels préjugés contre soi! D'autant qu'ils ne sont pas fondés. Au contraire, mes connaissances en kiné, la pratique de l'éducation physique et l'esthétique peuvent constituer un plus.»

femmes 6
septembre